

Colonialisme et exclusion familiale : les exemples de Jean Amrouche et Daniel Prévost

“Ethnisme” et racisme appartiennent à une même communauté de comportements. De ces concepts, le premier est attaché à l'idéologie coloniale, le second à des attitudes pathétiquement “ordinaires”. Quand l'un ne cesse d'entraver le parcours de l'intellectuel Jean Amrouche, l'autre entache la vie familiale du comédien Daniel Prévost. Leurs histoires parallèles montrent ici comment le politique peut s'imbriquer dans l'intime. De l'ordre public aux désordres personnels qu'il infère.

“S'agissant du colonialisme français, on sait qu'il y a contradiction entre le dire humaniste et a-universaliste et a-raciste de la pensée française, et le faire colonialiste, mais on sait moins que la pensée et sa formulation ne sont que des masques mystificateurs. Le colonialisme français est honteux et hypocrite, qui n'ose pas dire son nom, est peut-être plus virulent, plus radical que tout autre.”⁽¹⁾ Les trajectoires intellectuelles de Jean Amrouche et de Daniel Prévost vont nous permettre de saisir comment se donne à voir ce racisme spécifique, l'un dû au fait colonial et l'autre à l'immigration, corollaire de la colonisation. Tous deux hommes de lettres, ils auront à vivre une discrimination à partir de situations différentes : Jean Amrouche est né et a été élevé en Algérie. Écrivain, poète et journaliste, il décrit le phénomène colonial dans sa globalité mais à partir d'un point de vue intérieur, donc nécessairement impliqué. Daniel Prévost est comédien et romancier. Né en France, il aura à vivre les effets de la discrimination dans l'univers familial en raison de ses origines algériennes occultées. Jean Amrouche, par un long cheminement personnel, prendra conscience des effets pervers de la politique coloniale d'assimilation. Il compte parmi ceux qui ont le mieux décrit la colonisation, en raison de son statut d'indigène (kabyle) francisé. Parvenir à la position qui a été la sienne (au plus haut niveau de la société d'alors) ne s'est pas fait sans souffrance. Daniel Prévost, élevé dans une famille “authentiquement” française, n'a aucun lien culturel avec l'Algérie. De culture française, il aura à souffrir de manière consciente et inconsciente de son ascendance paternelle algérienne. Dans les deux cas, il s'agit de voir comment les agents se réapproprient une identité “racisée” par le groupe dominant.

par **Tassadit Yassine**
Revue *Awal*,
Maison des sciences
de l'homme, Paris

1)- Jean Amrouche,
“Notes pour une esquisse
du portrait du colonisé”,
Études méditerranéennes,
1958, reproduit in
Jean El-Mouhoub Amrouche,
*Un Algérien s'adresse aux
Français*, Awal-L'Harmattan,
Paris, 1994, p. 51.

Aux origines de l'ethnisme colonial

Il est difficile de taxer la politique coloniale de racisme ouvert, puisqu'elle se donne pour mission principale de civiliser les peuples indigènes conquis par la force. Le colonialisme se proclame ainsi déten-

2)- Édouard Conte et Cornelia Essner, *La quête de la race, une anthropologie du nazisme*, Hachette, Paris, 1995, p. 119.

3)- Henri Basset, *Essai sur la littérature des Berbères* (introduction), Awal-Ibispress, Paris, 2001 (Réed.).

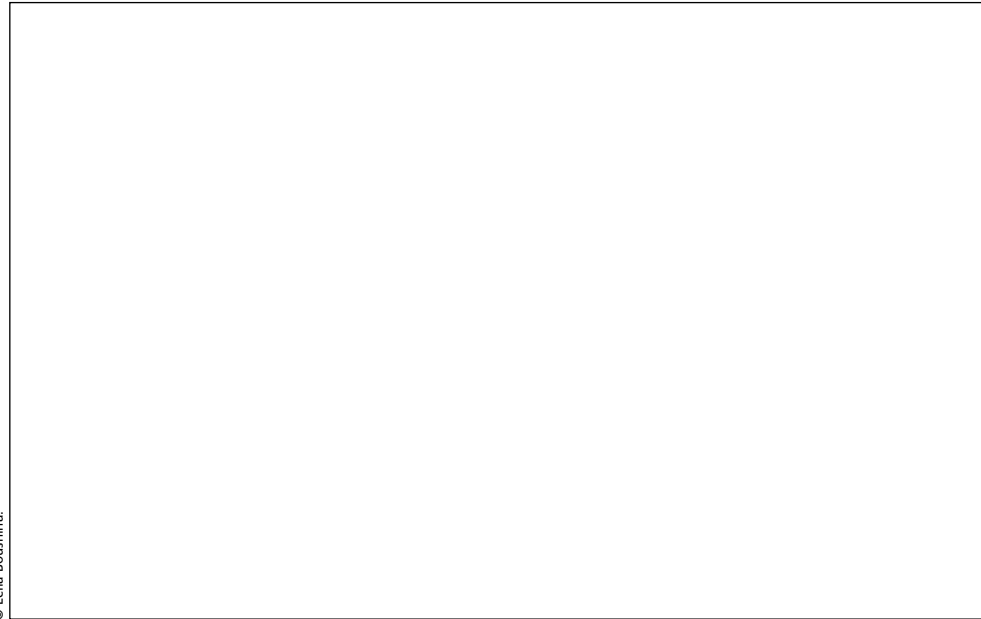
4)- Jean Amrouche, *Un Algérien s'adresse aux Français*, Awal-LHarmattan, Paris, 1994, p. 52.

5)- Véronique de Rudder, Christian Poirer, François Yourc'h, *L'inégalité raciste. L'universalité républicaine à l'épreuve*, Puf, Paris, 1995, pp. 33-34.

6)- *L'inégalité raciste*, op. cit., p. 33.

teur d'une mission historique, loin – dans le principe en tout cas – des théories raciales du XIX^e siècle qui vont trouver un terrain privilégié dans le nazisme⁽²⁾. En Algérie, la théorie plaide davantage pour une inégalité culturelle. Ainsi fondée sur la prééminence de la civilisation européenne dans sa dimension française et sur une hiérarchie des cultures, la politique coloniale s'arroge le droit de rejeter les peuples vaincus dans l'archaïsme et la désuétude. Elle considère tout ce qui est différent d'elle comme frappé de déchéance et de sauvagerie⁽³⁾. Les peuples africains et nord-africains, en particulier, “sont voués à disparaître en tant que tels par un lent processus de métamorphose, de déracinement et de dépersonnalisation, que ne compense pas la promesse mensongère d'une assimilation qui les ferait semblables à leurs conquérants, ce qui aboutirait à un parfait génocide”, déclarait Jean Amrouche⁽⁴⁾. On ne peut donc pas dire que la colonisation vise à exterminer un peuple ou à le discriminer en tant que “race”. Bien au contraire, elle prétend l'émanciper, et lui ouvrir la voie d'une vie meilleure. Il s'agit d'abord et avant tout d'une différence culturelle, et c'est sur cette base que s'effectue cette distinction si spécifique à la colonisation française : on est davantage dans l'“ethnisme” que dans le racisme, selon certaines théories discursives⁽⁵⁾. Le premier concept met en avant la culture (coutumes, pratiques, croyances et classe sociale) et le second l'origine, la généalogie et tout ce qui a trait à l'atavisme (nature, hérédité)⁽⁶⁾.

À supposer qu'il s'agisse uniquement d'“ethnisme” en situation coloniale – ce qui n'est pas entièrement prouvé –, il y a d'emblée un problème. Si les concepts de civilisation, d'émancipation, d'éducation militent en faveur d'une mission “noble”, il n'en demeure pas moins que le projet lui-même est fondé sur une ambiguïté où les principes de l'égalité entre les hommes semblent compromis car “un raton sera toujours un raton” pour le colonisateur. Si la biologie (les caractéristiques physiques) n'est pas mise en avant, l'esprit, en revanche, est fortement valorisé par les promoteurs de l'idéologie coloniale. Car dans le processus de colonisation même, il y avait une hiérarchie des valeurs entre les vainqueurs et les vaincus. Le missionnaire qui, par définition, a la charge d'éduquer, de transformer les mentalités se trouve naturellement en position de supériorité. Pour se réaliser, ce projet qui incombe aux acteurs sociaux et politiques a besoin de s'exercer dans un rapport d'assujettissement à la fois explicite et non avoué. Tout en étant niée en théorie, la différence liée à l'origine est présente dans la pratique. C'est précisément sur cette ambiguïté fondamentale que repose l'ordre colonial qui, pour s'imposer, a dû recourir à la force en utilisant des moyens bien supérieurs à ceux des peuples conquis. On retrouve, d'une part, la puissance matérielle, technique, militaire et de l'autre la supériorité culturelle, “civilisationnelle” qui, dans la pratique, fonctionne comme une supériorité raciale.



“Le colonisé [...] est frappé dans sa descendance aussi bien que dans son ascendance. La race entière est destituée de son humanité. Du moins tant que le colonisé garde mémoire de son origine, et porte les stigmates visibles de son appartenance : certains traits de physiognomie, la couleur, le nom. Car la défaite n’est pas conçue comme un simple accident, comme un fait contingent, mais acquise une bonne fois pour toutes, absolue et éternelle.”⁽⁷⁾ L’histoire des colonisés démarre ainsi à partir d’une supériorité “originelle” des colons, liée au fait qu’ils ont conquis leur pays. À partir de ce moment fondateur se structurent des rapports de forces et de sens dont on trouve encore aujourd’hui des échos.

7)- Jean Amrouche, “Notes pour une esquisse du portrait du colonisé”, *op. cit.*, p. 51.

Jean Amrouche, face à l’“ethnisme” des Français d’Afrique

Jean Amrouche a compté parmi les intellectuels indigènes qui ont milité pour l’assimilation collective des Algériens. Il y a cru comme beaucoup de ses compatriotes. Il a fallu les événements du 8 mai 1945 à Sétif et Guelma pour que l’auteur prenne conscience de la politique insidieuse de la France à l’égard de l’Algérie⁽⁸⁾. C’est alors qu’il a changé de position et c’est sans doute depuis qu’il a commencé à décrire le mal intérieur qui rongait le colonisé, dont il croyait à tort ou à raison constituer une incarnation.

Jean El-Mouhoub Amrouche est né en 1906 à Ighil-Ali, en Kabylie. Il est le fils de Belkacem et de Fadhma Aït Mansour, fille naturelle. Par son père, Amrouche est issu d’une grande famille devant sa prospérité à

8)- À l’appel des organisations nationalistes, les habitants de ces deux villes manifestèrent pour réclamer l’indépendance de l’Algérie. La répression coloniale se solda par la mort de plusieurs dizaines de milliers d’Algériens.

Hacène, l'arrière grand-père, qui a su profiter de la conjoncture coloniale pour acquérir un statut important. Fils de veuve, Hacène a lutté pour se faire une place dans la société : il s'est enrôlé dans l'armée française qu'il a suivie jusqu'à Sébastopol. C'est dans ce corps qu'il a appris le français ; ce qui lui a permis de devenir interprète puis employé. À l'école des pères blancs, son fils Belkacem fera ses premières classes et sera baptisé à l'âge


de seize ans. Cette conversion l'amène à quitter le village pour travailler comme garçon de salle à l'hôpital des sœurs blanches à Fort national, où il rencontre sa future femme.

C'est paradoxalement la lignée maternelle qui est déterminante au sein des Amrouche, en raison du statut d'enfant illégitime de Fadhma. N'ayant pas de père, elle a été placée chez les sœurs blanches d'abord, à l'école

laïque ensuite. Quitter le village fut alors pour elle une question de survie. Dans ces conditions difficiles, Fadhma apprit à lire et à écrire, sans que les études ne lui garantissent un emploi. À l'époque, il n'était pas question d'émanciper les filles indigènes au point d'en faire des institutrices. Belkacem non plus n'aura pas de travail malgré son instruction, et sa conversion au christianisme lui portera préjudice, y compris parmi la minorité dominante. L'école de Jules Ferry n'appréciait pas les élèves formés par les pères blancs. Pour cette dernière raison, Belkacem sera contraint de quitter l'Algérie pour la Tunisie.

Fadhma, malgré son niveau d'études élevé pour l'époque, travaille à l'hôpital Michelet comme fille de salle. À Michelet, le hasard lui fait connaître Belkacem, qui la demande en mariage, à condition qu'elle se convertisse. En 1910, la famille Amrouche quitte Ighil-Ali pour Tunis. Belkacem est employé dans les chemins de fer. Jean est âgé d'à peine six ans. Il poursuit ses études primaires en Tunisie et en Algérie. Pour mener à terme ses études secondaires, il doit étudier en partie en Tunisie (1921 et 1924) et pour l'autre partie en France, à l'école normale supérieure de Saint-Cloud (de 1925 à 1928). Deux ans après, il est nommé successivement professeur de lettres à Sousse (Tunisie) puis à Bône (Algérie).

Entre 1930 et 1942, Jean Amrouche débute sa carrière littéraire, il devient poète et critique. Il rencontre Gide en 1942. Il est l'auteur de deux recueils de poésie (*Cendres* et *Étoile secrète*). Entre 1945 et 1961, Jean publie la revue *l'Arche*, en même temps que s'ouvre devant lui une carrière journalistique importante. Il invente un mode nouveau de faire connaître la littérature, par le biais de la radio. C'est ainsi qu'il consacre des entretiens à des écrivains connus (Gide, Mauriac, Claudel, Ungaretti, Giono). Mais malheureusement, les événements politiques vont freiner sa carrière. Il commence à abandonner les lettres pour écrire dans la grande presse : *Le Monde*, *L'Observateur*,

 *Ni entièrement incorporé à la France, ni "décorporé" de l'Algérie, Jean Amrouche est à l'écoute de toutes les notes discordantes. Cet Algérien particulier allait devenir un Français doté d'une certaine particularité.*

Le Figaro. Depuis le début de la guerre d'Algérie, Jean Amrouche s'est fait le défenseur de l'autodétermination politique de ce pays, tout en affirmant sa francité. Cette position critique n'a pas été de tout confort à un moment où les deux pays s'entre-déchiraient. Au regard des dominants, ces différentes appartenances sont perçues comme des stigmates, portés depuis l'enfance. "J'avais onze ans. Petit Kabyle chrétien, j'étais roulé entre les puissantes masses que constituaient mes condisciples : renégat pour les musulmans, carne venduta ("viande vendue") pour les Italiens, bicot au regard des Français..."⁽⁹⁾

Cet Algérien particulier, façonné d'une certaine manière par l'Histoire, allait devenir un Français doté d'une certaine particularité, ce qui permet de comprendre sa perception. Ni entièrement incorporé à la France ni "décorporé" de l'Algérie, il est à l'écoute de toutes les notes discordantes. Sa sensibilité de poète et sa prise de conscience politique lui permettent de rendre avec finesse la différenciation "raciale" vécue collectivement par les Algériens : il va de soi que la prise de conscience d'Amrouche se fonde sur une inégalité de statut puisque la vie du colonisé était régie par un Code de l'indigénat qui le distinguait du colon. Ainsi, devant la loi, les deux communautés n'ont pas les mêmes droits et l'universalité des textes (de 1848 et 1875) ne les concerne pas (comme elle ne concerne ni les femmes ni les juifs).

9)- *L'éternel Jugurtha*, catalogue de l'exposition de Marseille, Quai Jeanne Lafitte, Marseille, 1985, p. 27.

Vers une esquisse de l'autoportrait du colonisé

En vertu de ces conditions d'existence imposées de l'extérieur, le colonisé vit dans un monde à part. Il s'avère difficile, à l'évidence, de passer sous silence les distinctions établies en raison des origines ethniques, mais ce sur quoi Amrouche fonde son analyse, c'est l'ambiguïté de la politique coloniale, cette forme de domination qui n'a pas de nom, à l'image du colonisé auquel on dénie précisément la colonisation. La différence qui oppose le colonisé au colonisateur est "innommable" car elle entrave, elle coupe et "déracine" l'autre sans lui donner la possibilité de s'enraciner ailleurs. Le colonisé "est maudit". Cette prise de conscience de soi s'effectue dans l'humiliation, le mépris et la honte⁽¹⁰⁾.

10)- *Ibidem*.

Ainsi, selon l'auteur, la réussite du colonisé n'est jamais perçue comme le produit de sa propre capacité. Il est vu comme s'il était toujours l'exécutant de quelqu'un d'autre, car frappé de l'impossibilité de créer quoi que ce soit par lui-même, ou de mettre en valeur un patrimoine ancestral reconnu. Son succès, selon Amrouche, est fondé "sur un atroce malentendu, se retourne toujours contre les siens, dont paradoxalement il est séparé et vers lesquels il est rejeté. Car ce qui dans la personne du colonisé est nié, c'est ce qui en tout homme est possibilité, promesse d'accomplissement de l'homme."

Comme en tout pouvoir dominant, il s'agit de s'approprier symboliquement l'autre en le privant de ses droits. L'identité est la toute pre-

11)- Tassadit Yacine,
"La fonction des mythes
dans la société kabyle",
*Les voleurs de feu, éléments
d'une anthropologie sociale
et culturelle de l'Algérie*,
La Découverte-Awal,
Paris, 1993, pp. 129-158.

12)- Jean Amrouche,
"La France comme mythe
et comme réalité,
de quelques vérités amères",
Le Monde, 1958,
in J. Amrouche, *Un Algérien
s'adresse aux Français*,
op. cit., p. 54.

mière concernée, puisqu'elle est définie de l'extérieur par celui qui a le pouvoir de nomination, le pouvoir d'assignation et de destitution. Il montre par le menu détail que la vision du colonisateur s'inspire d'une mythologie selon laquelle l'humanité est scindée en deux : les hommes dotés d'une supériorité et les hommes déchus (associés aux animaux ou aux hommes n'ayant pas évolué), c'est-à-dire restés au stade de la sauvagerie originelle⁽¹¹⁾. Cette mythologie va servir à alimenter l'idéologie colonisatrice et raciste. En effet, ce sont les Blancs (les civilisés, les Européens, les chrétiens) qui se revendiquent des valeurs de l'humanité, tandis les non-Blancs par la couleur de la peau mais aussi par le statut (les indigènes, les Arabes, les musulmans, les juifs) sont étrangers au processus d'humanisation car ravalés au rang de l'animalité. Ces derniers sont identifiés par le stigmate.

Dans son enfance, Jean Amrouche s'est vu traiter de "sale Kabyle", de "tronc de figuier". Et c'est précisément en raison de ces notions, qui renvoient à des catégories de pensée si prégnantes dans le monde d'alors, que Jean Amrouche s'y réfère pour décrire la colonisation. Les couples saleté/propreté, nature(figuier)/culture sont fortement liés aux origines de la race et de la classe sociale, eux-mêmes renvoyant aux notions de pureté et d'impureté. Le discriminé est souvent qualifié de sale. Cette carence de filiation, de culture reconnue, poussera notre auteur à opérer une inversion des rapports de force en acquérant un statut par la maîtrise de la langue et de la culture du dominant. Ayant lui-même vécu ce manque, il en fait une théorie générale de la situation de l'Africain : *"À travers la France, ses arts, ses techniques, sa science, son éthique, et son admirable langue, qu'il [l'Africain] assimile avec une avidité qui ressemble à la boulimie, ce n'est point la France comme nation particulière qu'il veut s'incorporer : il cherche un débouché sur la mer libre de la culture humaine. [...] Faire de la culture française la justification de la colonisation elle-même, c'est une imposture et une indignité. On sait avec quelle précautionneuse parcimonie la culture française a été dispensée, et quels obstacles les maîtres coloniaux ont dressé devant elle. On sait moins que ceux des colonisés qui ont pu s'abreuver aux grandes œuvres sont tous non point des héritiers choisis, mais des voleurs de feu."*⁽¹²⁾

"Le colonisé vit en enfer, isolé"

Ce qu'il évoque ici avec force et parfois de façon voilée, c'est précisément le rapport que l'intellectuel dominé entretient avec la culture de l'autre. Il s'agit pour le colonisé de la posséder, car elle est à l'origine de sa survie sociale, même si elle lui pose quelque problème au niveau de son identité. Au plan de la subjectivité, cette culture est aussi source de désenchantement, et de renoncement à une part importante de soi. Ainsi, il faut donc passer par le vol et en accepter les consé-

quences, c'est-à-dire la suspicion. *“Le colonisé vit en enfer, isolé, entravé, sans communication avec autrui, déraciné de son histoire et des mythes de son peuple, maudit. Il prend conscience de son état dans l'humiliation, le mépris et la honte. [...] Il se sent frappé d'une tare indélébile, condamné. Ses dons personnels ne sont pas en cause. C'est plus grave. Ils sont disqualifiés, et ravalés au niveau des dons du singe. [...] Jamais on n'interprète sa réussite comme la preuve d'un authentique accomplissement humain.”*⁽¹³⁾

Cette situation si spécifique aux Algériens est décrite par Jean Amrouche dans ses “Notes pour une esquisse de l'état d'âme du colonisé”, dans lesquelles on retrouve cette discrimination à la fois individuelle et collective. *“Le colonisé est nié comme être humain dans son ascendance que l'on ne fait remonter, sur le plan du mythe et sur le plan de l'Histoire, que jusqu'à ce moment qui marque la mutation d'un peuple libre en peuple asservi, que jusqu'à ce point originaire du péché qui est aussi le commencement de la victoire du colonisateur.”*⁽¹⁴⁾

Les modes de domination du pouvoir colonial ne sont que l'image grossie de ceux que l'on retrouve dans le monde social. Le colonisé est souvent renvoyé au statut d'orphelin, de bâtard, d'esclave ou de femme, etc. Il n'y a pas d'existence possible pour le dominé sans un renoncement à ce qui fait son être. Tout ce qu'il peut acquérir est faveur, ce qui le maintient dans une position de débiteur par rapport au dominant. La plus humiliante des situations consiste à placer l'autre dans l'illégitimité, à l'instar du bâtard, perçu comme un accident et devant son existence à la clémence de l'autre qui détient un pouvoir de reconnaissance et de méconnaissance, ce qui jette un trouble impossible à élucider. *“Lorsque le colonisateur français universaliste arrivait au Cambodge, en Afrique noire ou en Kabylie et commençait son enseignement avec une générosité illusoire en disant ‘Nos ancêtres, les Gaulois...’, il opérait immédiatement une coupure dans l'esprit de ses élèves. Il enseignait, pensait-il, la civilisation, et rejetait aussitôt dans les ténèbres, non pas extérieures mais dans les ténèbres intérieures toute la tradition des ancêtres et des parents. [...] Car ce colonisé a reçu le bienfait de la langue de la civilisation dont il n'est pas l'héritier légitime. Et par conséquent, il est une sorte de bâtard.”*⁽¹⁵⁾

13)- Jean Amrouche, “Notes pour une esquisse de l'état d'âme du colonisé”, *Un Algérien s'adresse aux Français*, op. cit., p. 50.

14)- Jean Amrouche, *Un Algérien s'adresse aux Français*, op. cit., p. 51.

15)- Jean Amrouche, “Colonisation et langage”, intervention au congrès méditerranéen de la culture à Florence, octobre 1960, in *Un Algérien s'adresse aux Français*, op. cit., p. 330.

“Ceux des colonisés qui ont pu s'abreuver aux grandes œuvres [de la culture française] sont des voleurs de feu.”
Jean Amrouche.

© D.R.

La réflexion de Amrouche a donc porté avant tout sur le statut du colonisé, qui pose des problèmes différents des politiques ouvertement racistes. Le colonisé est certes inférieur, mais cette infériorité n'est pas balisée. On sait où elle commence, mais on n'en connaît pas les limites, par opposition à la discrimination ordinaire entre Noir et Blanc. Il appartient précisément au dominé de s'enfermer dans son propre carcan, sans jamais connaître les véritables raisons qui fondent son rejet.

L'ignorance dans laquelle il est tenu d'évoluer concerne son histoire passée et présente (ascendance-descendance, langue, mythes, etc.). Tout ce qui lui appartient en propre doit être renié et honni, et c'est précisément cela qui a amené Jean Amrouche à considérer que le statut attribué aux colonisés est à rapprocher de celui de la femme, du métayer ou du bâtard dans les univers domestiques

d'autrefois. L'histoire collective de l'Algérie ne fait que répéter celle plus restreinte de Fadhma, sa mère. Faut-il comprendre par là que les origines familiales prédisposent à l'intelligence d'un monde politique plus large et, peut-être, que toute justice est un long apprentissage qui s'effectue dans les familles ? Ainsi, le racisme, qu'il soit ouvert ou couvert, se fonde sur des pratiques largement familières aux individus et donc aux États.

Jean Amrouche rapprochait le statut des colonisés de celui de la femme, du métayer ou du bâtard

dans les univers domestiques d'autrefois.

À tous, la société demandait de renier

ce qui leur était propre.

Daniel Prévost et le racisme des "Français de France"

L'exemple de Daniel Prévost, ce Français "de souche", semble encore plus complexe que celui de Jean Amrouche. Éduqué dans une "bonne famille" et ayant un nom bien du pays, Daniel a toutes les chances de mener une vie heureuse. Cependant, la situation dans laquelle il a eu à vivre relève de l'intolérable en raison du secret qui a entouré sa naissance et ses origines paternelles. Ainsi, pendant de nombreuses années, le jeune Daniel ne saura rien de sa filiation réelle. Il est le fils de Louise Drancourt, fille mère. Cette dernière se marie et c'est alors que Daniel prend le nom de Prévost, celui de son beau-père (Raymond). Cette vie à trois a toutes les apparences d'une vie ordinaire. Mais sous la cendre couve une braise. Daniel, inconsciemment d'abord et consciemment ensuite, est à l'affût de tout ce qui peut percer le mystère d'une vie à tout le moins anormale. De nombreux indices, le mystère, mais aussi le fait d'être terrorisé par la réaction de sa mère – gardienne de la loi, qui menace de se suicider chaque fois que Daniel tente de l'interroger – lui mettent la puce à l'oreille. Son institutrice d'abord, mais de façon voilée, puis sa tante maternelle, de manière plus explicite, lui révéleront ses origines paternelles. Cette histoire somme toute "ordinaire" aurait

pu rester banale si une carte – écrite à l’occasion d’un anniversaire – n’était venue révéler à Daniel l’horreur du “racisme” non-dit pendant plus de cinquante-six ans. Le temps écoulé n’avait pourtant pas manqué de charrier son lot de vexations, d’humiliations, produits de cette conception non désirée et mal acceptée en raison d’une infraction aux règles du groupe. Durant cette longue période, la mise en scène avait consisté en fait pour Louise à faire comme si de rien n’était. Autrement dit, il n’était rien. Il suffisait de ne rien dire pour que l’histoire (et donc la vie) de son fils ne se résume à rien parce qu’elle n’est précisément rien. Daniel n’est rien pour les autres (pour elle) et de ce fait doit accepter d’être rien pour lui-même. N’étant rien et donc personne, il s’efforcera d’être quelqu’un, c’est-à-dire un être qui fera en sorte d’exister mais aussi de faire exister des multitudes d’êtres grâce à son métier de comédien et de romancier. Par ce biais, Daniel crée des personnages à qui il donne la vie et la mort tout uniment, comme pour prendre sa revanche...

Le silence de marbre observé par Louise, les allusions, les provocations directes et indirectes de son beau-père Raymond – s’agissant des étrangers en France – ont mis Denys (personnage central du roman autobiographique de Prévost, *Le pont de la révolte*) sur la voie sans pourtant le convaincre : *“Les heures passèrent, remplies de phrases et des cours de Raymond, ponctuées par les approbations véhémentes de Louise. ‘Il faut se défendre, il a raison notre voisin le père Béclu, les étrangers dehors ! Cette femme qui tenait ces propos, c’était Louise, ma mère. En quoi lui ressemblais-je ? Je repassais dans ma tête tous les discours et réflexions que j’avais entendus et j’avais honte. Je ne me retrouvais aucune parenté dans ce que j’entendais. Se pouvait-il qu’elle fût ma mère ? Avec ce discours ordinaire de lieux communs de haine de l’autre, de l’étranger ?”*⁽¹⁶⁾

Malgré cette interrogation, Denys n’était pas encore sûr des raisons de l’attitude franchement hostile de Louise et de Raymond lorsqu’il a voulu connaître ses racines. Il s’était bercé d’illusions en leur accordant des circonstances atténuantes. Mais le temps n’avait rien arrangé à l’affaire, bien au contraire. C’est alors qu’il se fait détective et s’en va à la recherche de ses origines. Tâche ardue lorsqu’on n’a qu’un nom et un prénom (celui du père réel). Grâce à l’annuaire téléphonique et malgré nombre d’obstacles, Daniel parvient à retrouver les maillons manquants de la chaîne qui le fait remonter jusqu’au village et à sa famille paternelle, à Taghzout, un village kabyle. C’est ainsi qu’il découvre que sa mère avait eu une liaison avec un Kabyle.

Après plusieurs années de recherche, Daniel découvre que le père tant recherché est décédé depuis longtemps déjà, mais les cousins et autres parents sauront l’accueillir et le réintégrer dans la généalogie indigène. Du côté paternel, Daniel a trouvé une affection et un amour qu’il n’avait jamais espéré vivre, pas même en imagination. Cette réconcilia-

16)- Daniel Prévost, *Le passé sous silence*, Denoël, Paris, 1998, p. 194.

tion heureuse avec l'autre partie manquante est à la mesure des frustrations et des blessures enregistrées depuis sa naissance. Ce bonheur de retrouver la famille de son père et de s'y intégrer comme un poisson dans l'eau atteste d'une carence importante. La famille kabyle, contrairement à la normande, vient comme pour corriger les défaillances de cette dernière. Ainsi, c'est paradoxalement la société qui passe pour "civilisée" qui porte tous les stigmates de la société indigène. La famille kabyle a su accepter Daniel comme s'il avait été toujours un des siens et comme si le temps était aboli.

La découverte du secret

Après maintes recherches, Daniel a donc découvert la liaison secrète de sa mère Louise avec Mohand, un immigré kabyle. Hostile à cette relation, Émile, l'oncle maternel de Daniel, donne une "correction" publique à Mohand, sur le pont de la Révolte (lieu de travail de Mohand), dans l'espoir de le voir s'éloigner de Louise (la sœur d'Émile). Après cet incident, Louise quitte son amant, mais elle est enceinte. Elle garde le bébé, mais ne l'assume pas pour autant. Elle l'élève seule en le plaçant en nourrice puis dans sa propre famille au sein de laquelle le petit Daniel n'est pas accepté. Le refus majeur vient de la grand-mère et de la marraine. Cette dernière a même pensé "*le lui enlever pendant son sommeil et le déposer à l'assistance publique*"⁽¹⁷⁾. Mais il n'en a rien été. Louise a gardé son enfant qu'elle a confié à une nourrice, mais elle a tenu à marquer la distance d'avec le père en le privant de son droit de paternité. Mohand est interdit dans la famille et de plus nié dans sa fonction de géniteur.

Cette attitude spécifique à la famille Drancourt est à l'origine de souffrances subies par l'enfant. "*La raison en est qu'une Drancourt ne pouvait pas être la mère d'un 'petit bicot'*", écrit Daniel. Cet amer constat, il le fera bien plus tard, lorsqu'il sera adulte et en mesure d'aller à la recherche de son histoire. Une histoire totalement occultée pendant près de quarante ans, jusqu'à ce que la sœur de Louise décide sur son lit de mort de la révéler à son neveu. De son côté, la mère, gardienne du secret, se sert du stigmate, des origines déclarées insolites, pour taire ce qui doit être révélé. Que signifie l'absence du père pour l'enfant ? Comment peut-il ressentir sa propre venue au monde, sachant que l'on ne veut pas de lui ?⁽¹⁸⁾

Repliée sur elle-même, Louise vit dans une relation fantasmatique avec son fils. Il est sa propriété et pour cela elle efface à l'envi tout ce qui peut déranger ses plans en se réfugiant dans une amnésie volontaire. Toute question relative au passé est interdite, le ressusciter revenant pour Louise à mourir à son présent, car l'histoire reconnue du père de l'enfant est un véritable anéantissement de ce qu'elle a échafaudé. Avec le rejet du père, il fallait en même temps enterrer son his-

17)- Daniel Prévost, *ibidem*, p. 16. ; Jean Amrouche, *op. cit.*, p. 330.

18)- D'après Françoise Dolto, "*un enfant non reconnu par son père devient symbole de l'inceste clandestin de sa mère, un enfant non reconnu par sa mère, symbole de l'inceste clandestin de son père. Quant à l'enfant abandonné par pur rejet de sa valeur émotionnelle, considéré comme insuffisante pour retenir l'intérêt affectif de sa mère, il peut se sentir symbole d'excrément pour ses deux géniteurs.*" Françoise Dolto, *Sexualité féminine*, Gallimard, Paris, 1996, p. 100. Dans le cas de Daniel, il s'agit effectivement d'inceste symbolique de sa mère puisque Daniel se représente cette dernière comme la Vierge Marie ayant conçu seule un enfant. Daniel Prévost, *Le pont de la révolte*, Denoël, Paris, 1994, p. 221.

toire, sa culture et tout ce qui peut le rendre existant d'une façon ou d'une autre aux yeux de Daniel.

Daniel est là par la force des choses et c'est la raison pour laquelle il se perçoit comme n'ayant pas de valeur au point d'être associé à un excrément. *"Au commencement était la merde"*, écrit-il, c'est-à-dire une situation nauséabonde qui est le fait de la mère mais que l'enfant perçoit comme étant la sienne. Sa mère ne l'a pour ainsi dire pas enfanté mais déféqué. Conscient de cette intrusion dans l'ordre établi, Daniel tente de briser le mur du silence, quitte à semer le désordre pour rétablir une autre forme d'ordre, le sien. *"Et j'arrivais, je naissais, canard boiteux, pour remettre tout en ordre. Nettoyer tout. Faire place pour les générations futures."*⁽¹⁹⁾

Après maintes recherches,
Daniel a donc découvert la liaison
secrète de sa mère Louise avec
Mohand, un immigré kabyle.

19)- Daniel Prévost,
Le pont de la révolte,
op. cit., p. 195.

Rejet total et irrémédiable

On peut comprendre les raisons de cette vie volée et gâchée, qui justifie pleinement le silence, la rétention de l'information et la possession de l'autre. Mais la vie difficile qui a été faite à Daniel serait supportable si Louise et Raymond n'avaient pas continué à le harceler jusqu'à ce jour. Il est en effet passé par des brimades injustifiées, des insultes à l'adresse de son ascendance et de sa descendance dont il n'entendait pas la raison, à de véritables menaces. Comment expliquer que des êtres normalement constitués puissent l'obliger à se laver les cheveux dans de l'eau de chou-fleur bouilli, ou dans de l'eau de haricots verts ?⁽²⁰⁾ Peut-être parce que les boucles de ses cheveux étaient un témoignage de ses origines indésirables. Ce qui montre bien que l'apparence physique est au cœur du conflit, elle vient comme pour justifier le rejet total et irrémédiable. En Daniel, seuls les cheveux peuvent constituer des indices visibles de son étrangeté, donc attester de l'attitude "racisante" des siens.

Dans la première partie de son enfance, Daniel est certes mal accepté, mais il est malgré tout parmi les siens dans un milieu féminin. Lui donner un nom à l'état civil ne signifie pas pour autant le reconnaître comme personne à part entière ayant le droit d'avoir l'amour d'un père et d'une mère⁽²¹⁾.

La situation se détériore davantage avec l'apparition de Raymond – qui reconnaît l'enfant – en ce qu'il représente l'autorité. Il se pose en chef de famille et considère Daniel comme un membre de la famille à peine toléré. Ce droit de juger l'autre, il le prend du fait qu'il se considère comme un substitut paternel. Il lui donne son nom mais exige, en retour, un dévouement *ad vitam æternam* en raison de l'infériorité supposée de Daniel dans la mesure où il occupe le statut de l'"adopté", de l'intégré

20)- Daniel Prévost,
Le passé sous silence,
op. cit., p. 30.

21)- Françoise Dolto écrit :
"Il est d'autre part des enfants qui sont légitimés à l'état civil, mais qui ne sont pas désirés consciemment ni acceptés avec amour. Ce type d'amour est cliniquement décelable par les fantasmes des parents, pendant la période de gestation : c'est un amour anticipé pour sa future personne pour laquelle ils projettent, quel que soit son sexe, une réussite organique et sociale à venir, comme prolongation de la double lignée, maternelle et paternelle dont il est issu. Quand cet amour manque, sa vitalité, subie sans joie, fait de l'enfant un symbole d'intrus toléré comme une animalité parasite"
(op. cit., p. 100).

dans la famille. Dans le cas présent, Daniel est frappé d'une illégitimité double : il est à la fois bâtard et algérien. Celui qui a le pouvoir de nomination, ici, est conscient qu'il comble une faille. C'est ainsi qu'il abuse de ses fonctions d'éducateur zélé, d'autant qu'il est lui-même un enfant de l'assistance publique et n'entend pas accorder ce dont il a été frustré. Raymond est investi, de surcroît, de la mission de protéger Louise et de "viriliser" ce garçon ayant grandi dans des jupes de femmes et qui, sans lui, serait devenu un "pédé" à coup sûr. Ce sentiment d'être pleinement homme, issu d'une civilisation universelle, le pousse à anéantir le descendant de n'importe quel "Mohammed" (expression de Raymond à l'endroit de Mohand) et de lui dénier le droit de vivre comme une personne à part entière. La compétition entre les deux hommes trouve (entre autres) son terrain privilégié et s'accroît lorsque Daniel se fiance à Hanna. C'est alors que Raymond croit encore une fois pouvoir jouer sur la force (réactualiser le viol fantasmatique en tentant de violer la fiancée du fils du violeur présumé) et sa capacité de séduction pour lui ravir sa fiancée. Malgré les menaces de Daniel, Raymond essaie toujours de faire comme si l'abîme qui le sépare d'Hanna pouvait être franchi par magie.

Un "Mohammed quelconque"

Comme dans la perception globale du colon à l'indigène, le discriminé n'est qu'un représentant d'une communauté plus large qui, historiquement n'était pas considérée comme une nation digne d'exister. Il paraît "naturel" que les descendants ne soient qu'une pâle reproduction de la représentation dominante. Mohand ne peut être Mohand, il devient un numéro, un être interchangeable à qui le groupe dominant a donné une bonne fois pour toutes une identité fossilisée comme en tout processus de "racisation". *"Oui, en fait, c'était un Mohammed quelconque"*⁽²²⁾, qui ne peut-être identifié que par son origine définie en négatif par rapport à celle de l'identifiant. En vérité, c'est dans la relation intime, sexuelle, que le racisme prend tout sens.

C'est encore Raymond qui, une fois de plus, évoque le fantasme du viol à propos de la relation entre Louise et Mohand : *"Mais alors, s'il y a eu viol, s'écria-t-il ?"*⁽²³⁾ En effet, c'est sur ce problème (de "viol") construit par la société dominante que le drame repose en ce qu'il permet aux discriminants de "légitimer" le rejet de Daniel conformément à la perception sociale qui ne peut accepter l'idée d'une relation normale et harmonieuse entre le dominant et le dominé ou identifiant et identifié. Il y a faute, car il y a transgression à l'ordre institué et c'est pourquoi cela ne peut être une relation normale d'homme à femme. Dans ce contexte, le rapport amoureux relève de l'inconcevable car l'autre (l'immigré) est perçu comme incapable d'aimer, ce ne peut être qu'un viol. Viol de la loi, viol de la conception à la fois normative et symbolique de l'ordre du monde et "des choses" et non pas viol physique.

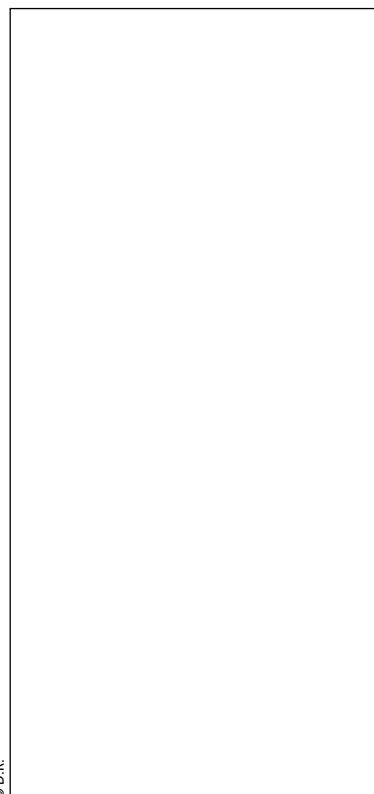
22)- Daniel Prévost,
Le passé sous silence,
op. cit., p. 17.

23)- *Ibidem*, p. 17.

Daniel doit payer pour le désordre introduit par l'autre, le géniteur et, par-delà, pour l'ensemble du contentieux algéro-français. Il est le fruit d'une union symbolique entre la France et l'Algérie. Cette dernière a commis la faute (tout comme Mohand) de transgresser l'ordre des choses, en se croyant l'égale de ses maîtres. Une relation d'amour est, dans le principe, une relation d'égalité, alors que le viol est, entre autres, une relation de pouvoir. Un pouvoir brut qui s'impose par la violence. L'amour est à l'humanité ce que le viol est à l'animalité. Si les enfants légitimes sont du côté de la pureté, les bâtards seraient du côté de la souillure et, plus loin encore, des déchets, des excréments. À un niveau global, l'immigration n'est rien d'autre que la répétition du conflit algéro-français, non pas en Algérie mais en France, c'est le dominé qui est sur le terrain du dominant. L'espace est ainsi déterminant dans le rejet ou l'acceptation de l'autre.

La bataille que livre Louise à son fils est intéressante pour l'analyse. Ayant intériorisé les schèmes de vision de sa propre société, elle travaille à le destituer de sa dignité d'homme car elle ne peut concevoir qu'il puisse être un homme à part entière. *"Il a un grain"*, dit-elle à propos de son fils. Mais le geste le plus significatif, qui est en même temps fondateur et décisif dans la résolution de Daniel d'aller vers son identité manquante, c'est lorsqu'il reçoit de Louise, à l'occasion de son anniversaire, cette carte dans laquelle elle lui signifie qu'il est issu d'une "racine pourrie", d'"un illettré"⁽²⁴⁾. *"Ce fut ma première grande blessure. J'étais souillé. Je n'ai pas le souvenir d'avoir ressenti une douleur aussi vive que celle que j'éprouvai à la lecture de ces mots. Aucune injure au monde inventée par l'Homme pour mépriser son prochain, l'avilir, l'anéantir; aucune injure n'aurait pu me faire plus de mal."*⁽²⁵⁾ La pourriture, la saleté renvoient aux conditions dans lesquelles il a été conçu et a vu le jour. En fait, il n'était rien. Il n'avait pas droit à l'existence, pas droit à la vie ; ce qui montre qu'il n'a pas été réellement assumé. Il est à la fois conçu par la mère parce qu'il lui appartient comme un objet en même temps qu'il est refoulé.⁽²⁶⁾

L'histoire de Prévost est à la fois semblable et différente de celle de Amrouche. Si Jean Amrouche représente un élément d'une collectivité beaucoup plus large que l'Algérie et qui, de ce fait, peut donc être rapportée à la colonisation (c'est-à-dire à une discrimination qui puise ses origines au niveau politique), il n'en est pas de même pour Prévost, qui n'entendra pas les raisons de son enfermement dans cet univers clos.



© D.R.

Daniel Prévost enfant, coiffé d'une chéchia par son institutrice.

24)- *Ibidem*, p. 21.

25)- *Ibidem*, p. 19.

26)- Daniel Prévost, *Le pont de la révolte*, op. cit., p. 223.

Le nœud des origines “raciales”

Cet enfermement est vrai, même si l'histoire de Louise Drancourt aurait pu être une histoire commune à de nombreuses femmes qui se sont retrouvées dans la situation d'abandon par le géniteur de leur enfant. Il est vrai qu'il arrive que certaines d'entre elles, culpabilisées par le groupe, en arrivent à vouloir “éliminer” symboliquement leur enfant, à l'origine de leur marginalité voire de leur exclusion de la société. Est-ce le cas de Louise ? Apparemment non. Puisque l'enfant est gardé dans la famille maternelle, il a en effet le nom de cette dernière jusqu'à l'âge de sept ans, au moment où Louise se marie avec Raymond qui devient le père “officiel” de Daniel, puisqu'il lui donne son nom. En réalité, Denys n'a pas été accepté par sa famille maternelle et surtout pas par sa grand-mère.

La situation de Prévost puise ses sources dans une discrimination sociale et raciale en raison des origines du géniteur. Il semblerait que le problème se soit posé non pas en terme d'identité paternelle, mais “raciale”. Les deux étant ici intimement impliquées. Si le père de “Denys-Daniel” était un Français de souche, la question ne serait pas posée, en tout cas pas de cette façon. C'est précisément parce qu'il y a un nœud à la base, le nœud des origines “raciales” que la situation a été inacceptable car invivable pour Louise et les siens.

L'intérêt de cette histoire est qu'elle permet de comprendre ce qui se passe au niveau des individus, des familles, lorsqu'il y a “transgression” de l'ordre. S'agit-il d'une transgression véritable de l'ordre ou de la représentation de ce dernier ? On n'en sait rien, mais l'important est qu'il est vécu comme tel par la famille de Louise, qui se pense comme représentante de la norme sociale.

À l'image du colonisateur, le discriminant est celui qui conteste l'identité au discriminé. Le regard porté sur ce dernier est “quasi divin”, car il se croit le seul apte à incarner la civilisation humaine qu'il croit représenter. Sous cette pression, le sujet en vient à contester lui-même sa propre identité, “à ne plus savoir qui il est, à être établi dans le déchirement, dans une tension spirituelle et ontologique dont il serait capable d'entretenir la vigilance”⁽²⁷⁾. Cette tension peut mener à sa destruction parce qu'il vit dans une confusion organisée. Or nul être au monde ne peut se passer d'un nom légitime. Du nom qu'il se reconnaît à lui-même et du nom qui lui est reconnu par la société de façon légitime. Ce droit élémentaire permettant à l'individu d'être reconnu dans le groupe est dénié à Daniel, à qui l'on interdit de porter le nom du père et d'aller vers la connaissance de soi. Le discriminé n'a pas droit ici à la connaissance (co-naissance au sens de Claudel) de son ascendance. De ce fait, il est indigne de prétendre à une descendance. Les enfants de Daniel sont aussi persécutés en tant que produits de cette liaison illégitime d'abord et transgressive ensuite. Le fait qu'il ait voulu déterrer cette racine “pourrie” constitue un outrage à la

27)- Jean Amrouche,
Un Algérien s'adresse aux Français, op. cit.

famille française et à la civilisation de cette dernière. Les mots d'Algérie, de Kabylie étaient tabous. Il fallait "anéantir" tout un peuple, toute une région du monde pour que Louise Drancourt puisse avoir le sentiment d'avoir définitivement gagné une bataille, dut-elle sacrifier son propre fils comme le souhaitait la grand-mère : "Cet enfant, rejeté par la famille aryenne, dont la grand-mère maternelle avait refusé la naissance."⁽²⁸⁾ En effet, les détenteurs de pouvoir croient toujours avoir la possibilité de fixer les destins (faire et défaire des vies), de jouer sur le temps (l'arrêter ou l'accélérer), d'intégrer ou d'exclure.

Il en a été ainsi de Jean Amrouche qui s'est retrouvé dans une situation similaire lorsqu'il a pris position pour le FLN durant la guerre d'Algérie. Sa belle-famille (française d'Algérie) s'est sentie obligée de le "répudier" car il devenait subitement indigne de faire partie de la famille française (aux sens propre et figuré). La lettre reçue après sa conférence à la salle Wagram par Jean Amrouche est éclairante : "Les journaux d'Alger de ce jour nous font part du travail anti-français que vous avez fait à la salle Wagram. Ainsi, vous qui devez tout à la France (et qui n'êtes pas arabe), vous que nous avons accueilli avec tant d'amitié, vous vous faites le héros de la ligne arabe ; [...] ce que vous faites constitue une ignoble trahison envers la France et envers nous-mêmes. En conséquence, veuillez noter qu'à partir de ce jour, nous considérons que vous ne faites plus partie de notre famille. Recevez, Monsieur, l'expression de notre profond mépris."⁽²⁹⁾

Daniel, en tant qu'enfant "illégitime", et à l'instar du colonisé, est contraint de supporter une existence en marge de la société, autant dire de la vie. Cette catégorie n'a pas de droits, elle n'a que des faveurs.

28)- Prévost, *Le passé sous silence*, op. cit., p. 19. ; Entretien avec Daniel Prévost non publié.

29)- Jean Amrouche, *Journal*, 1956 ; Tassadit Yacine-Titouh, *Chacal ou la ruse des dominés*, La Découverte, Paris, 2001, dernier chapitre.

L'impact du politique dans la famille

Les enfants de Jean Amrouche ont été reniés. Dans les deux cas, il est intéressant de constater comment ceux qui incarnent l'idéologie dominante se croient investis du droit d'ôter ou de donner la vie (au niveau symbolique s'entend). Daniel, en tant qu'enfant "illégitime", à l'instar du colonisé, est contraint de supporter une existence en marge de la société, autant dire de la vie. Cette catégorie n'a pas de droits, elle n'a que des faveurs. Même lorsqu'on lui fait du mal, on considère toujours que c'est le moindre mal car c'est un mal moindre par rapport à une norme établie. Un proverbe kabyle ne dit-il pas, à propos de l'orphelin, que "s'il veut vivre c'est bien, sinon le cimetière est vaste". Ce qui signifie que l'orphelin doit accepter son sort : il est en quelque sorte considéré comme responsable de la rupture biologique. Il n'a pas d'existence pleine et entière, il est seulement toléré dans un monde où il est de trop.

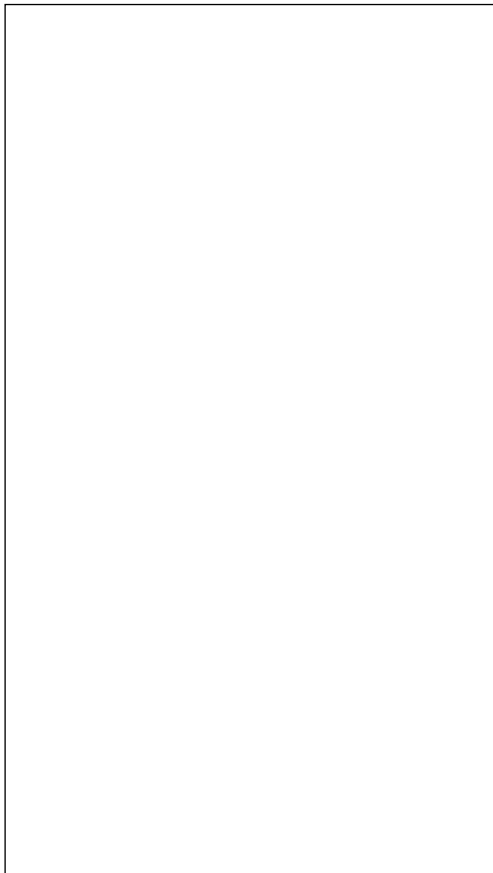
Malgré la reconnaissance officielle, la dimension illégitime dans l'identité de Daniel demeure dans la pratique. L'attitude de la famille

Drancourt, en France, dans un contexte “ordinaire”, renvoie à celle plus globale de la colonisation en Algérie. Ce qui ne peut pas ne pas ramener à l'histoire de la belle famille de Jean Amrouche, où l'on perçoit le lien entre la vision politique des politiciens et celle des citoyens ordinaires qui, bon gré mal gré, se vivent comme des relais du pouvoir central et des représentants de son idéologie. Il y a certes la culture française, qui est présente dans les deux cas, mais cette attitude ne peut être réductible à la France. Ne peut-on pas dire que le colonialisme ou le racisme établi à l'échelle de la nation ne serait rien d'autre que la réplique de la domina-

tion instituée dans le privé. C'est précisément au sein des familles qu'il est difficile de lutter contre les formes euphémisées de la domination et de la violence qu'elle induit, car elle se transmet de façon invisible. La belle famille de Jean Amrouche vivait à Alger et côtoyait les “indigènes” ; ce que traduit leur lettre est le produit d'un vécu. On ne peut pas en dire autant de Louise, qui ne connaît pas l'Algérie ni les Algériens, mais elle a toute une représentation de ce monde, certainement en “adéquation” avec l'imagerie officielle de l'époque. À partir de cette formation sur le tas, en tant que patriote et citoyenne française d'abord et en tant que représentante d'une “race” supposée pure, elle ne peut enfreindre la loi en assumant un métissage d'où, à coup sûr, la race dominante sortirait perdante.

On peut dès lors comprendre les raisons pour lesquelles la lettre signée de sa main est un aveu du refus du métissage. La “racine pourrie” allait, dans l'esprit de Louise, contaminer, polluer l'autre partie de la racine qui est saine. En faisant mine d'oublier (en réalité d'enterrer) la racine pourrie, elle a cru laisser développer la

racine “propre”, saine (pure), mais ce n'est pas si simple. Le don de cette partie de soi s'effectue sur un malaise quand il s'agit de l'identité. Comme avec les colonisés (ou les immigrés), la non-reconnaissance de l'autre participe d'un enjeu politique et social complexe : l'identité du colonisé est stigmatisée au point que son assimilation est impossible. Proche ou loin d'ego, quel que soit son statut, le discriminé est de toute façon indésirable. Il en est ainsi de “Denys-Daniel”. L'année de naissance est importante. Nous sommes en 1939, et même si la France n'est pas



© D.R.

Daniel Prévost
adolescent.

l'Allemagne, les théories racistes de types nazies n'étaient pas totalement inconnues. À l'archaïsme populaire, où effectivement l'autre (l'étranger) est considéré comme inférieur à soi, s'ajoute l'idéologie en vogue où la pureté de la race est brandie. Sous la plume de Daniel, il y a souvent allusion aux notions de sperme, de sang⁽³⁰⁾. Et ce sont ces substances qui sont contaminantes et polluantes et qui ont produit dans la perception de Louise le pourrissement. On est loin de la dyade mère-fils où la tendance est à la fusion ; comme on est aussi loin du respect des identités et de l'autonomie des corps. Avec le temps, le pourrissement des profondeurs remonte à la surface. Car "Denys-Daniel" ne s'est pas contenté de savoir. Il est allé encore plus loin : il s'est livré à un duel symbolique.

30)- Daniel Prévost, *Le passé sous silence*, op. cit., p. 29.

Quand racisme et "ethnisme" se rejoignent

"En quoi ressemblais-je à Louise ? En rien. Mais alors, si je ne ressemblais en rien à Louise, je ressemblais en tout à Mohand ! Je voulais le croire, non pas en un souhait naïf, mais en un geste combattant. J'étais face à elle Jugurtha, ce prince berbère."⁽³¹⁾ Cette affirmation de l'identité est d'autant plus grand qu'elle est venue compenser chez le protagoniste un manque d'autant plus grand qu'il a été mis en place par le couple. Si l'histoire de Amrouche durant la colonisation procède de l'"ethnisation" – dès lors qu'il se trouve dans un système qui a pour fonction de sélectionner, falsifier les traits culturels pour les inclure dans une organisation sociale plus hiérarchisée –, celle de Prévost en revanche nous met face à des attitudes comportementales "racisantes" ordinaires et de surcroît dans un univers privé. Mais dans les deux cas, le système en place joue sur l'ambiguïté, les nuances, pour faire régner son ordre. Même s'il plaide en théorie pour des séparations entre racisme et "ethnisme", dans la pratique il y a glissement de sens et, du coup, similarité dans les attitudes. La distinction établie dans les productions discursives aide le chercheur à comprendre les subtilités des concepts tout en sachant qu'au niveau du réel, l'"ethnisation" est en elle-même une forme de "racisation". Elle n'est ni plus douce ni moins grave comme atteinte à l'identité de l'individu. Les traits culturels et l'origine, à force d'être mis en évidence, finissent par être perçus comme liés à la biologie et donc finissent par légitimer, au regard du dominant, l'impossibilité d'assimiler les porteurs de tels stigmates (comme pour les colonisés).

31)- Daniel Prévost, *ibidem*, p. 194.

La trajectoire de Daniel Prévost, enfant illégitime, établit ce rapprochement de statut entre colonisé et discriminé dans les familles. Car, si la colonisation a disparu sous l'effet d'une prise de conscience collective, il n'en est pas de même de l'exclusion dans l'univers domestique au sein duquel s'organise cette forme de racisme à huis

clos. Si dans le premier cas, nous avons affaire à une violence publique et d'État, dans le second nous sommes face à une violence privée et familiale. Autrement dit, le pouvoir politique est à l'image du pouvoir domestique, en ce qu'il reflète la culture vécue dans la famille au plus haut niveau des institutions. La question majeure que soulève l'étude de ces deux trajectoires consiste en réalité à tenter d'objectiver la subjectivité. Même si les procédés des dominants sont les mêmes, les réactions peuvent en être différentes. Plus loin que la "racisation" et l'"ethnisation", il est en fait question de la relation d'alter avec ego. Dans les situations ordinaires de rejet de l'autre peut-on parler de racisme uniquement ? Le racisme n'est-il pas une haine de l'autre qui est fondée socialement et culturellement ? ◀



Jean Déjeux, "L'étrangère dans la littérature maghrébine de langue française"

A PUBLIÉ

► Dossier *Mariages mixtes*, n° 1167, juillet 1993